

sa dernière ressource, entre chez lui par précaution avant que de monter au *cent treize*; alors il fait son va-tout avec assurance, et une détonation, bien connue du voisinage, annonce la fin de la partie. J'achevais, l'hiver dernier, un couplet de vaudeville, chez un de mes amis, lorsque le bruit d'un coup de pistolet me fit tressaillir: « Ne vous dérangez pas, me dit-on, ce n'est rien, sinon probablement l'arrêt d'une *rouge* ou d'une *noire* qui s'exécute. » J'ouvris la fenêtre, et cette conjecture se trouva vraie. Un jeune homme qui sortait d'une maison de jeu avait escaladé la grille d'un parterre et s'était tué sur le gazon.

Une longue possession semblait avoir lié, d'une manière inséparable, l'existence des courtisanes à celle du Palais-Royal; contraste étrange! on reprochait au duc de Chartres d'avoir spéculé sur le vice, et les marchands se plaignent aujourd'hui, du moins on l'assure, que son fils l'ait exilé. Il est assez curieux de se représenter de nos jours ce genre de femmes telles que nos pères les ont vues, les cheveux crépés et recouverts de larges coiffes gaufrées à gros plis, en *karaccos*, en petits casaquins et en paniers. Il devait se trouver sous ces costumes étranges, des figures charmantes. Nous les avons vues, pour nous, dans la simplicité piquante des habillements modernes: répandues au café Montansier, qu'un petit

théâtre, succursale du Gymnase, vient de remplacer; au café des Aveugles, abandonné désormais, et que la garde impériale faisait vivre; au caveau du Sauvage, dont le tambourin étonne toujours l'oreille du passant, et où Borel, après Fitz-James, faisait aussi parler le ventre; enfin, aux principaux abords du Palais, elles animaient tout, et imprimaient à tout, par leur présence, une empreinte de volupté, très-différente sans doute de celle que la Vénus pudique peut inspirer, mais qui convenait parfaitement au plus grand nombre des habitués, et se gravait dans l'esprit des étrangers comme le trait le plus saillant alors de la physionomie du Palais-Royal. Cependant les vraies sultanes de ce sérail public se tenaient sous les galeries de pierre; attirant les regards par l'éclat ambitieux de leur parure, et par la nudité des charmes que les femmes du grand monde ne dévoilent aussi complètement qu'au bal ou à l'Opéra. Elles excitaient même dans certaines classes de leur sexe une vive curiosité, que les maris ne manquaient pas de prendre assez mal.

L'empire exclusif du Palais-Royal est donc demeuré aux femmes honnêtes que les filles en avaient long-temps exclues, tandis qu'autrefois elles se contentaient de le partager.

Cette réforme date de deux ou trois ans et a donné au Palais-Royal un aspect plus décent, des

habitudes plus bourgeoises; on le quitte plus tôt, on y ferme les boutiques et on s'y couche de meilleure heure. Ne cherchons pas si les mœurs en ont profité. Ce qui se passe ailleurs n'est pas de notre ressort. Nous ne sortons pas du Palais-Royal.

Après cette grande révolution, il en restait, pour l'embellissement du Palais, deux autres également difficiles à accomplir. L'une consistait à faire rentrer dans l'encadrement des pilastres intérieurs les devantures des magasins en saillie, afin de rendre à l'architecture sa régularité; l'autre à remplacer par cette superbe galerie construite aujourd'hui entre une double colonnade, les célèbres et ignobles *galeries de bois*, désignées d'abord sous le nom de *Camp des Tartares*, et un des mille exemples de ce provisoire devant lequel passent des générations. La première s'opéra sous l'édilité de M. de Belleyme, et il fallut toute la fermeté de ce magistrat pour donner gain de cause au Vitruve de monseigneur contre les enseignes, les lanternes, les écussons, les tableaux et les façades en relief qui rétrécissaient et obstruaient les galeries. Combien de réclamations il a fallu braver aussi pour accomplir la seconde! on en triompha néanmoins; mais qui dira les angoisses des malheureux locataires toutes les fois qu'ils aperce-

vaient l'architecte M. Fontaine, montrant au prince entrepreneur l'aspect repoussant de ces baraques, et discutant avec son altesse sur des plans et des devis? Chacun se demandait où porter des pénates établis depuis quarante ans sous ces toits de planche; car, par un bonheur inconcevable, ces échoppes que la plus légère négligence suffisait pour incendier, avaient toujours échappé aux flammes au milieu des cloisons et des quinquets, des livres et des chaufferettes, et ce qui était pis, d'une population de modistes, dont la prudence n'était nullement le trait distinctif.

Je n'ai point, certes, le dessein de rappeler ici les gloires éclipsées du Palais-Royal, mais il en est une que l'on ne me pardonnerait point de passer sous silence: qu'est donc devenu le café des *Mille Colonnes*? Hélas! que sont devenues Babylone et Ninive! et que deviendra Paris après le cholera? Je le sens bien, la première question en dissimule une seconde; à celle-là du moins je puis répondre: Eh bien! la belle limonadière est à Neuilly comme Charles X à Holy-Rood, méditant sur les grandeurs passées, mais son exil est volontaire, ses méditations sont toutes d'agréables souvenirs, sa demeure lui appartient, son trône n'a point été renversé par une révolution, la mode a soufflé dessus et il s'est évanoui.

Capricieuse! ce sont là de ses jeux. Reine de comptoir, la belle limonadière est rentrée dans la vie privée au même village d'où une princesse est sortie pour devenir reine de France!... La plus heureuse, me demandez-vous? Qui sait?... N'aimez-vous pas le bonheur domestique et ne trouvez-vous pas bien douce l'existence de celle qui commença par être la modeste et brillante souveraine du *café du Bosquet*? Je le dis en confiance à mes lecteurs, la semaine dernière je me suis trouvé avec elle en vis-à-vis dans une Caroline. Un de mes voisins l'a reconnue et a sollicité la faveur de payer sa place, innocente galanterie dont elle s'est mise à sourire; elle se rappelait en ce moment tous les hommages qu'elle avait reçus sur le trône d'un des frères de Napoléon. Ce trône, on ne l'a point encore oublié, avait été mis à l'encan, et une spéculation toute commerciale y fit asseoir la beauté sans diadème.

J'ai présenté, dans le début de cet article, le tableau du Palais-Royal sous les prestiges de l'illumination qui s'y répète chaque soir; il serait peu intéressant de le montrer le matin lorsqu'il n'est encore que le domaine des écoliers, des enfants et des bonnes. Cependant, vers dix heures, il commence à s'animer. Les lecteurs de journaux arrivent et s'amuse autour de ces petits pavillons à toit doré, dans l'un desquels

Perussault a placé son quartier-général, dont il sort à chaque instant pour des rondes nouvelles, et va, jetant ses regards de côté sur les feuilles qu'il rencontre dans les mains de lecteurs trop à l'écart, afin de les engager, s'il reconnaît son estampille, à vouloir bien graviter autour de son kiosque. Les cafés s'emplissent aussi tandis que les restaurants, auxquels ils ont complètement ravi le privilège des déjeuners à la fourchette, restent encore déserts; bientôt les commis de commerce, les gens d'affaires, et les gens affairés, sillonnent les allées dans toutes les directions; déjà les oisifs flânent, et un attroupement quotidien de cent cinquante ou deux cents personnes, vers un point fixe, indique aux passants que midi va sonner. Plût à Dieu que les canons du monde entier fussent réduits à l'artillerie du Palais-Royal, et que leur détonation n'eût jamais causé d'autre mal que le tressaillement léger dont quelques demoiselles de comptoir, et plusieurs marchandes trop nerveuses, ne peuvent triompher malgré l'habitude! Pendant les cinq minutes qui précèdent l'explosion, la plupart des assistants tiennent leurs montres en évidence, ceux qui n'en ont point regardent les autres, et il y a un moment d'attente solennelle! quelquefois même on semble douter de la puissance du

canonnier... Le coup part; et aussitôt les uns avancent ou reculent leurs aiguilles, et d'autres, avec une petite nuance d'amour-propre, font tout haut l'éloge de leur horloger; chacun va semer bénévolement l'heure officielle sur son chemin, et le groupe serait entièrement dispersé s'il ne restait les badauds qui sont venus voir de quelle manière s'y prend le soleil pour mettre le feu à la poudre, et les retardataires qui, pendant un quart d'heure, se chargent de répéter à tout venant que le canon est parti. Ce serait prendre un soin superflu que d'indiquer le carré où ce canon est placé; ce ne peut être évidemment que dans le carré d'Apollon, puisque c'est lui qui le tire.

Je ne saurais terminer ce que j'avais à dire sans faire remarquer que le Palais-Royal a toujours été et doit rester le centre des mouvements politiques populaires; c'est une conséquence de la situation et de la nature de ses habitués. Ainsi, la plupart des cafés s'y recommandent à leurs clients par quelque souvenir particulier: le café de Foy, par les discours de Camille Desmoulins, soufflant avec tant d'énergie l'insurrection dans l'âme du peuple; le café de Chartres, par les luttes violentes des deux cocardes *verte* et *blanche*, et ensuite des *Mon-*

tagnards et des *Girondins*; le café Montansier, par les orgies patriotiques des *cent jours* et les vengeances du retour de Gand; le café Lemblin, par l'affluence constante, sous la restauration, de la jeunesse libérale et des militaires proscrits; enfin le café Valois, comme le sanctuaire des têtes éternellement blanchies par la poudre de l'ancien régime. C'est au Palais-Royal que s'ouvrit le premier club, et c'est là aussi que tinrent plus tard leurs conciliabules les jeunes contre-révolutionnaires qui auraient voulu pousser la réaction du mois de thermidor à des extrêmes non moins déplorables que les excès dont elle avait arrêté le cours.

Le mois dernier, un vieillard qui a servi dans les gardes suisses de Louis XV était revenu voir Paris dont il était absent depuis 1780; car la France n'est point son pays; je le conduisais, et nous approchions du Palais-Royal: « Allons d'a-
« bord, me dit-il, sous l'*arbre de Cracovie*, nous
« y lirons les journaux, et je serai charmé d'ap-
« prendre des nouvelles des Polonais, là où mon
« cœur battait pour eux il y a bientôt soixante
« ans »; mais l'arbre avait été abattu peu d'an-
nées après le partage de la Pologne, avec l'allée
entière de marronniers plantés par le cardinal
de Richelieu dans toute la longueur du jardin; il

était le plus beau de tous et remarquable par l'étendue de son feuillage. Autour de cet arbre se réunissaient les lecteurs du *Courrier de l'Europe* et de la *Gazette de Leyde*, à peu près les seuls journaux du temps, et mon bon vieillard m'en montra la place vis-à-vis le café de Foy. D'autres arbres verdissaient, sous lesquels on lisait d'autres journaux; mais la sympathie de la France pour nos braves frères du Nord vivait toujours.

Les vicissitudes des édifices ou plutôt de l'amas d'édifices que comprend tout l'ensemble du Palais-Royal feraient le sujet d'une longue histoire; je me bornerai à dire qu'il fut commencé et achevé par deux architectes de la même ville, par Jacques Lemercier, architecte du cardinal de Richelieu, et M. Fontaine, architecte de la maison d'Orléans, l'un et l'autre nés à Pontoise. Combien de fois n'a-t-on pas vu ce dernier et son royal client discuter vivement sur les toits, et tenir conseil sur un faite d'où le prince *n'aspirait pas à descendre*? Si l'art de bâtir servait d'apprentissage à l'art le plus élevé, je laisse à penser quel présage on pourrait tirer du goût, de la splendeur et de la belle harmonie du palais de la rue Saint-Honoré.

Je me contenterai aussi, pour satisfaire la cu-

riosité du lecteur sous un autre rapport, de faire connaître brièvement les habitants de ce palais, depuis sa fondation; ce furent, après Richelieu qui l'avait fait construire sous le nom de *Palais Cardinal*, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, alors âgé de cinq ans, et qui se laissa tomber un jour dans le bassin du petit jardin appelé *Jardin des princes*; puis Henriette d'Angleterre; Philippe d'Orléans, chef de la branche de ce nom et frère de Louis XIV; Philippe le régent; Louis, duc d'Orléans, son fils; Louis-Philippe, et au moment de la révolution Louis-Philippe-Joseph, l'un père et l'autre grand-père du roi Louis-Philippe I^{er}. Le tribunal l'occupa pendant la république; on ne sut qu'en faire sous l'empire; et la bourse, ainsi que le tribunal de commerce, son satellite inséparable, furent établis provisoirement au rez de chaussée vis-à-vis le grand escalier, pendant qu'on leur construisait un des plus beaux édifices de notre architecture moderne. A la rentrée des Bourbons, la famille d'Orléans reprit le palais qui était son apanage; Lucien s'y installa *durant les cent jours*; et enfin, après avoir été sous les quinze années de restauration la demeure de la branche collatérale des Bourbons, il a été pendant dix-huit mois l'hôtel provisoire de la royauté simple ci-

toyenne ; mais un trône au milieu des magasins les éclipsait trop ; les gens affairés , obligés quelquefois à de longs détours , n'ont point trouvé commode d'avoir un roi sur leur passage ; Louis-Philippe l'a senti lui-même , et à l'heure où je trace ces lignes , au commencement du terme d'octobre , la dynastie du Palais-Royal a emménagé au palais des Tuileries.

EUGÈNE ROCH.



LE

BOURGEOIS DE PARIS



Au milieu de cette population immense qui fourmille dans les rues , qui se heurte sur nos trottoirs , qui s'entasse dans les cellules habilement distribuées de nos maisons nouvelles , il devient difficile de retrouver la race primitive , de reconnaître les traits de la famille indigène. On a beaucoup écrit contre la centralisation ; et , dernièrement encore , il est parti de la métropole des colonies de publicistes , qui sont allées s'établir en province pour demander les libertés